

sur les bords de la mer Rouge, agitations politico-religieuses en Perse, en Afghanistan et aux Indes : c'est un mouvement considérable, quoique jusqu'à présent mal coordonné, qui secoue depuis trois ans l'Asie centrale et occidentale. Il serait aussi imprudent d'en méconnaître la gravité, que de le considérer isolément. C'est en Russie et c'est en Allemagne qu'il faut chercher l'explication de ce qui se passe à Téhéran et à Caboul, à Médine et à Bagdad, à Diarbékir et à Angora.

*
* *

Il semble que, dès le début, Moustapha Kemal ait vu très clair dans le jeu des Unionistes extrémistes et de leurs alliés ou de leurs inspirateurs russo-allemands. Mais, menacé sur deux fronts, à l'ouest par les Hellènes, à l'est par les Russes, il ne pouvait pas plus refuser l'aide que lui proposaient les bolchéviks, qu'il n'avait pu décliner les offres de service des anciens membres de l'*Union et Progrès*. A un Français qui lui demandait pourquoi il s'appuyait sur Moscou et sur Berlin, Kemal répondit : « C'est un peu la faute des alliés ; je prends mon point d'appui où je le trouve ». Lorsqu'on lui représentait le péril auquel il exposait son pays en ouvrant la porte aux Russes, il en convenait volontiers, mais il ajoutait : « Nous sommes entre deux dangers : l'un, le danger bolchéviste, est futur et hypothétique, car le Turc est réfractaire aux idées de communisme et de révolution sociale ; l'autre, le danger grec, est présent, pressant. Pour parer au danger grec nous sommes